

MPM FILM ET LACYDON BAY PRODUCTIONS
PRÉSENTENT

ALAM

LE DRAPEAU

UN FILM DE
FIRAS KHOURY



MPM FILM ET LACYDON BAY PRODUCTIONS
PRÉSENTENT

ALAM

LE DRAPEAU

UN FILM DE
FIRAS KHOURY

FICTION - 104 MINUTES - FRANCE, TUNISIE, PALESTINE - 2022

LE 30 AOÛT 2023 AU CINÉMA

DISTRIBUTION
JHR Films
3 rue des Cascades
75020 Paris
T. 09 50 45 03 62
www.jhrfilms.com

PRESSE
Monica Donati
Monica.donati@mk2.com
01 43 07 55 22
et Pierre Galluffo
pierre.galluffo@gmail.com
06 37 49 84 43

HORS MÉDIA
Sandrine Floc'h
Sandrine.floch73@gmail.com
06 84 79 94 79

WWW.JHRFILMS.COM





SYNOPSIS



Tamer est Palestinien et vit en Israël. Il mène avec ses amis la vie d'un lycéen insouciant jusqu'à l'arrivée de la belle Maysaa. Pour lui plaire Tamer accepte de prendre part à une mystérieuse opération drapeau à la veille de la fête d'Indépendance israélienne, jour de deuil pour les palestiniens.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

En quoi *Alam - Le drapeau*, est-il un film intimement lié à votre histoire ? Tamer, un adolescent palestinien un peu perdu vivant en Israël, est-il une partie de vous-même ?

J'ai en effet transposé mon adolescence, à l'époque actuelle. Toute l'histoire est basée sur ma propre expérience. J'ai été Tamer, cet adolescent timide, pas très sûr de ses opinions ni de ses convictions, peureux à l'égard des autorités. Mais s'il s'agit bien de mon tempérament d'alors, tout le reste de l'histoire a été inventé

Le film repose sur une opération drapeau menée par les adolescents palestiniens. Quel est votre propre rapport au drapeau, que symbolise-t-il pour vous ?

Je suis issu d'une partie du monde, la Palestine, qui n'a pas obtenu son indépendance. Or, l'un des symboles de l'indépendance et de la libération, c'est le drapeau. Mais celui-ci peut également

porter le symbole du nationalisme. Je ne suis pas nationaliste. En aucun cas je dis que tel peuple est meilleur qu'un autre. J'aspire à un monde sans drapeaux et sans frontières-Mais tous ceux qui luttent pour leurs conditions, leurs droits, leur libération et leur liberté peuvent être fiers de lever leur drapeau, comme celui aux couleurs de la communauté LGBT par exemple. Pour moi, le drapeau n'est qu'une étape. La plus grande serait de pouvoir brûler tous les drapeaux. Je suis pour un seul et même monde.

Où le film se déroule-t-il exactement ? Comment avez-vous défini la notion de territoire ?

Le film se passe en Palestine. Et c'est important pour moi de le spécifier. Mais il n'y a pas de lieu, de ville spécifiques. Géographiquement, on ne sait pas où l'histoire se déroule, puisque les règles israéliennes bougent tout le temps à l'égard de notre droit à ériger le drapeau ou non dans certains endroits. L'État israélien combat notre identité



OCCUPATION!

استرقعة

à être Palestinien. Il y a de toute évidence un problème à revendiquer son identité palestinienne en vivant en Israël. Peu importe où l'histoire se déroule précisément, elle se passe partout où il y a un problème à lever le drapeau palestinien. En le hissant, on dit que l'on existe.

L'histoire se déroule pendant la commémoration de l'indépendance d'Israël en 1948 et quelques jours avant la commémoration pacifiste de la Nakba (« la catastrophe » en arabe), jour de deuil pour les Palestiniens qui se souviennent qu'entre 1947 et 1949 environ 800 000 Palestiniens ont été expulsés de leurs terres par les forces israéliennes. Pourquoi avez-vous choisi de relire ce contexte à travers les yeux de la jeunesse, cette troisième génération de la Nakba ?

Ce qui s'est passé après 1948 a été une grande catastrophe pour les Palestiniens. 80% de cette population est devenue réfugiée. Les 20% qui sont restés en Palestine [les territoires palestiniens occupés selon la dénomination de l'ONU] étaient dans un état traumatique et de peur. Ils ne savaient pas comment réagir face à l'occupation. La seconde génération avait peur de l'ordre établi. Elle n'a pas vraiment fait d'efforts pour s'opposer à l'establishment. Celle que je décris dans le film, que

nous pouvons appeler la quatrième génération en réalité, est très fière et n'a pas peur de se confronter à l'ordre établi. Je suis convaincu que c'est cette génération qui mènera à la libération de la Palestine.

Je voulais poser ma caméra sur ces individus qui sont rarement dépeints dans les médias. Et je voulais montrer au monde que ces adolescents que l'on a l'habitude de traiter comme des chiffres et des statistiques dans l'actualité ont des histoires. C'est le réel propos du film.

Les personnages ont en effet une histoire personnelle et des engagements qui leur sont propres. Tamer est discret, un peu spectateur dans l'opération drapeau, du moins au début. Son ami Safwat, lui, est très engagé et conscient de son histoire. Pourquoi avoir choisi d'opposer ces deux personnalités ?

Je voulais montrer différentes perspectives et de la nuance dans les caractères des personnages. Tous ne sont pas engagés dans la résistance, ni dans une lutte quotidienne contre l'occupation. Parce que les gens qui connaissent une catastrophe ou une invasion continuent majoritairement à vivre leur vie. Il y aura toujours des gens politiquement plus éveillés, et d'autres qui continueront leur quotidien.



C'est un schéma que l'on retrouve dans n'importe quel contexte d'occupation, partout dans le monde. Je ne voulais pas décrire la Palestine comme un endroit en feu, où les gens sont en survie. Ce n'est pas la réalité. Ces jeunes continuent à vivre.

Et à mener une vie d'adolescent lambda, éveillée par le sentiment amoureux et amical. Tamer apprend aux côtés de son ami Safwat, mais aussi aux côtés de Maysaa dont il tombe amoureux. Que représente le personnage de Maysaa ?

Maysaa est intelligente, drôle et courageuse. Elle n'avance pas au regard des lois dictées par le patriarcat, mais grâce à ses idéaux personnels. Quand Tamer, lui, voit le drapeau palestinien, il reconnaît les couleurs de son pays mais, il ne sait pas s'il doit le hisser ou non. C'est grâce à Maysaa que son identité et ses choix s'affirment et j'espère avoir retransmis cela.

Dans la société arabe, qui est la mienne, les femmes subissent énormément d'oppressions de la part des hommes. Le personnage de Maysaa incarne mon propre fantasme, celui d'une société où les femmes auraient la place de s'exprimer, d'avoir une voix.

De nombreuses scènes sont tournées en classe et abordent le problème des réfugiés palestiniens à travers une perspective israélienne. Or, durant cette période, 800 000 Palestiniens ont été chassés. De quelle manière votre film participe-t-il au devoir de mémoire ?

Je viens d'un village qui a été victime d'un nettoyage ethnique. Tout le village est devenu un camp de réfugiés en un jour. Les villes et villages palestiniens ont totalement été vidés de leurs habitants, lesquels ont fini par travailler pour les Israéliens, dans la construction de maisons et dans les champs. Nous sommes parvenus, ma famille et moi, à revenir en Palestine. On a pu étudier l'histoire de notre terre, mais pas celle de notre catastrophe, la Nakba. Mon grand-père, par exemple, était fermier et a dû ensuite construire des maisons pour le compte d'Israéliens Israël. On parle ici d'une population native qui a été privée de ses droits et de sa dignité. Donc, oui, je veux mettre la lumière sur cette histoire pour la confronter au récit national israélien, qui réécrit celle des populations qui vivent encore là-bas.



Où avez-vous tourné ? Quelles difficultés avez-vous rencontré pour financer le film ?

J'ai tourné en Tunisie. J'ai choisi ce pays pour des raisons de budget. J'ai rencontré beaucoup de difficultés à réunir de l'argent pour faire ce film. Cela m'a pris 10-11 ans avant de réunir le budget nécessaire. Personne ne voulait soutenir ce projet en raison de son parti pris narratif. Les fonds européens de financement se basent sur les politiques étrangères de leurs pays pour qui les événements de 1948 ne correspondent pas à l'année de l'occupation d'Israël en Palestine, mais à l'indépendance d'Israël. Personne ne voulait soutenir mon scénario, qui affirme qu'Israël est un envahisseur ayant colonisé la Palestine. Abdherhamane Sissako, président de la commission d'aide aux cinémas du monde (ACM), du CNC, a soutenu le projet. Mais c'est le seul soutien que j'ai obtenu en l'Europe. Les financements viennent principalement d'Arabie saoudite, du Qatar et de Tunisie.

Le rap a une place importante dans le film. Quel rôle joue la musique dans *Alam* ?

Premièrement, c'est une musique qu'écoutent de nombreux jeunes. Secundo, le rap est historiquement

une musique révolutionnaire. Une musique de résistance face à l'occupation. Les morceaux sont remplis de messages subversifs. Je ne voyais pas meilleure musique pour représenter cette jeunesse-là.

***Alam* est-il un film militant et le moyen pour vous de résister ?**

Je vis désormais en Tunisie. Mais j'ai vécu de nombreuses années en Palestine. La vie là-bas est presque vide de sens, brutale. Nos vies ne comptent pas, vous pouvez être tué à tout moment. Mon film est un acte de résistance face à cette situation et cette réalité tragique. Où il est question de tenter de vivre sa vie le plus normalement possible, en dépit du sang. En cela, oui c'est un film politique.

Propos recueillis par Eva Sauphie



BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Firas Khoury est un scénariste et réalisateur palestinien. Diplômé d'une licence en cinéma, il a réalisé plusieurs courts métrages, dont les films primés *Sept jours à Deir Bulus* (2007) et *Yellow Mums* (2010). Ces films ont été diffusés dans des festivals du monde entier mais aussi sur des chaînes de télévision, notamment Arte et VVD. En 2019, il réalise son dernier court métrage, *Maradona's Legs*, qui a reçu le prix du film Robert Bosch Stiftung cette année-là et également le soutien du Medienboard de Berlin. Le film a été présenté au festival du film de Palm Springs.

FILMOGRAPHIE

2005 - WORDS

2006 - TWO ARABS

2006 - HIT MAN

2007 - SEVEN DAYS IN DEIR BULUS

2010 - SUFFIR/YELLOW MUMS

2011 - RESPONSIBILITY

2018 - AND AN IMAGE WAS BORN

2019 - MARADONA'S LEGS



تتعجب بالفرق
ولا الفرق بلعب
بالمسألة؟؟؟



FICHE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE

AVEC

MAHMOOD BAKRI (Tamer)

SEREEN KHAAS (Maysaa)

MOHAMMAD KARAKI (Shekel)

MUHAMMAD ABED ELRAHMAN (Safwat)

AHMAD ZAGHMOURI (Rida)

SALEH BAKRI (Oncle Naji)

SCÉNARISTE FIRAS KHOURY

CHEFFE OPÉRATRICE FRIDA MARZOUK

MONTEUSE NADIA BEN RACHID

CHEF DÉCORATEUR RABIA SALFITI

CHEFFE COSTUMIÈRE YASMINE KHAAS

SON AYMEN LABIDI, ELIAS BOUGHEDIR, CAROLE VERNER, LAURE ARTO

MUSIQUE ORIGINALE FARAJ SULEIMAN

EFFETS SPÉCIAUX ROMAIN RIOULT

SOCIÉTÉS DE PRODUCTION

MPM FILM (FRANCE) MARIE-PIERRE MACIA, CLAIRE GADÉA, NAOMIE LAGADEC

PAPRIKA FILMS (TUNISIE)

PHILISTINE FILMS (PALESTINE)

RED SEA FILM FOUNDATION (ARABIE SAOUDITE)

METAFORA PRODUCTIONS (QATAR)

LACYDON BAY PRODUCTIONS (FRANCE) RICHARD DJOUDI



FESTIVALS

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO 2022 - « CONTEMPORARY CINEMA »
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE ROME 2022
FESTIVAL CINEMAMED DE BRUXELLES 2022 - **PRIX DU JURY JEUNE**
FESTIVAL DU CAIRE 2022 - **PRIX GOLDEN PYRAMID AWARD**
FESTIVAL DU FILM POLITIQUE DE CARCASSONNE 2023 - **GRAND PRIX DU JURY**
FESTIVAL DU FILM DE KERALA 2022
FESTIVAL DU FILM FRANCO-ARABE DE ROMAINVILLE 2022
FESTIVAL VISIONS SOCIALES 2023 - LA NAPOULE
FESTIVAL CINÉ-PALESTINE 2023





jhr
FILMS
DISTRIBUIDOR EN ESPAÑA